

Le caractère littéraire de Madame de Staël.

C'est plusieurs fois, dans l'histoire de la littérature française, que la puissante influence de la femme s'est fait sentir dans le développement des idées et de la langue, en frayant de nouvelles voies et en donnant une impulsion salutaire au génie littéraire. C'était au commencement du dix-septième siècle, avant l'aurore d'une époque brillante que Julie Savelli, Julie d'Angennes et les autres femmes spirituelles de l'hôtel de Rambouillet se rangeaient sous l'étendard de la pureté du langage et de la délicatesse du sentiment et voulaient écarter de la littérature la raideur et la rudesse, pour y substituer la grâce et l'élégance des formes. Une autre fois, c'était au milieu des luttes sociales et politiques qu'une femme célèbre, dont les traits caractéristiques se déployaient d'une manière harmonieuse dans ses écrits, représentait en elle-même ce qu'il y a d'élevé, de noble et d'aimable dans l'esprit français et concourait en même temps à donner un nouvel essor philosophique et littéraire à la France. Ces deux phénomènes, quelque différents qu'ils soient, ont cependant une certaine analogie qui ne saurait être niée. Les unes, aussi bien que l'autre cherchaient à faire valoir dans les productions littéraires le charme d'une conversation pleine de vie et d'esprit, qui répond, pour ainsi dire, à un besoin vraiment français. Car de même que les dames de l'hôtel de Rambouillet, exemptes encore de l'imagination égarée des précieuses ridicules, tâchaient de dévulgariser le langage de la conversation avec l'élégance et le tact qui caractérisent la femme et de l'introduire dans cette forme ennoblie dans la littérature: de même la plus célèbre des femmes auteurs de la France a prouvé sa sentence „l'esprit doit savoir causer“, en donnant à son style la facilité, la vivacité et la souplesse d'une causerie spirituelle marquée au coin du caractère national. Mais tandis que les précieuses n'attachaient guère d'importance qu' à la forme de l'expression, et que leur plume ne faisait que chercher la pensée, pour la rendre d'une manière piquante et éclatante, Madame de Staël, semblable à une héroïne, s'approche avec une clarté et une énergie extraordinaires des problèmes les plus importants et inaccessibles au commun des femmes, que lui offrent la philosophie, la critique et la politique. Ce n'est pas le vain désir de briller dans le monde qui lui inspire ce qu'elle dit, c'est

son coeur pénétré des sentiments les plus nobles, rempli des émotions les plus ardentes, qui la pousse à donner une expression à sa vie intellectuelle. C'est pourquoi elle dédaigne ces productions frivoles d'une sentimentalité romanesque, qui avaient été le seul fruit littéraire des femmes savantes du dix-septième siècle. Tandis que l'auteur du roman *Clélie* était sous le joug servile et dégradant de la mode, la fille de Necker s'oppose au matérialisme de son temps et opère contre l'esprit de ses contemporains trop attaché aux formes. Elle cherche à établir les voies et la tâche de la littérature à venir, elle veut avant tout défendre le progrès intellectuel. La nation française, qui se suffisait à elle-même, avait cru être arrivée à l'apogée de la perfection littéraire et s'était glorifiée d'oeuvres inimitables. Madame de Staël dirige les regards de cette nation présomptueuse vers le développement du génie germanique et lui inspire par là un respect dû à des génies étrangers, qui, par leur manière d'écrire et de penser, diffèrent tant de ce qu'elle était accoutumée à admirer. Susceptible d'un noble enthousiasme pour tout ce qui est vrai et beau, et pleine d'un intérêt vif et étendu, qui ne peut se borner à l'entretien spirituel d'une société d'élite dont elle jouit à Paris, elle va voir les pays étrangers, pour être accessibles à de nouvelles impressions, pour juger avec justice ce qu'elle y trouve et pour s'approprier, tant qu'elle le peut, les idées d'autrui. C'est ainsi qu'elle a exprimé avec une verve poétique tour à tour son enthousiasme pour les beaux arts de l'Italie, pour la philosophie et la littérature de l'Allemagne, pour la constitution politique de l'Angleterre. Ces considérations seules nous autoriseraient à porter un jugement favorable sur le caractère littéraire de Madame de Staël; mais quand nous l'envisageons sous le rapport de son courage viril, avec lequel elle a consacré sa plume aux questions les plus sérieuses, à la sainte cause de l'humanité, aux problèmes de la morale, tout en évitant de franchir les bornes de son sexe, nous ne craignons pas le reproche de l'exagération, en avançant même que jamais dans la littérature la femme ne s'est manifestée d'une manière plus originale et en même temps plus noble que dans Madame de Staël. Ses écrits rendent l'image de sa sensibilité, de ses sentiments si profonds, si riches et si variés, aussi bien qu'ils font reconnaître un esprit fin, brillant et pénétrant, qui lui suggère mille saillies piquantes, mille pensées jaillissantes de toutes parts. De plus, ils font preuve d'un rare talent observateur, d'un zèle actif de se livrer tout entière à une contemplation sérieuse des objets qui font une impression puissante sur son âme. Ce qui la caractérise surtout, c'est la fusion intime et harmonieuse de l'esprit et du sentiment. Aux plus heureuses dispositions naturelles, favorisées et développées par les circonstances de sa vie, par son éducation au milieu d'une société étincelante d'esprit, relevées par les événements importants dont elle fut témoin, à un esprit perçant et, comme elle dit elle-même avec modestie, „capable de quelques réflexions et que le temps a mûri“, elle joint la tendresse et la douceur du coeur, l'amabilité et les charmes de son sexe. Loin d'avoir ce raisonnement froid et calculé, cette tendance exclusive vers la réflexion, qui caractérise si souvent les gens d'esprit, elle se met personnellement en relation avec l'objet de ses recherches; sa vie intérieure y prend part; le foyer d'où sortent toutes ses pensées, c'est son âme, animée d'une ardeur noble et généreuse. Celui qui a parcouru ses ouvrages, n'a pas seulement étudié le fruit de ses études, le résultat de ses méditations, il s'est rendu familier son caractère aimable, qui avait tant d'attraits irrésistibles pour ceux qui l'entouraient, et qui se réfléchissait dans ses paroles. Mais comme on ne saurait lui reprocher un développement exclusif

des facultés intellectuelles aux dépens du sentiment, on ne trouve pas non plus en elle cette sentimentalité vague, indécise et dépourvue de clarté, ni cette exaltation qui s'abandonne à des rêveries à l'insu de l'esprit. Elle sait ce qu'elle aime et ce qui l'exalte. Tandis que Rousseau s'enthousiasmait pour l'humanité qui n'avait qu'une existence idéale et qui était contraire à la réalité de ce qui l'entourait, les espérances et les désirs de Madame de Staël étaient voués aux hommes qu'elle voyait autour d'elle. Ce sont eux dont elle a en vue les souffrances morales et sociales, soit qu'elle représente l'influence funeste et pernicieuse des passions, soit qu'elle cherche à découvrir les remèdes aux défauts et aux imperfections de la société humaine. Cependant cet amour n'a rien indéterminé, il ne perd jamais de vue sa patrie, à laquelle elle est attachée de tout son coeur. Son patriotisme ardent éclate surtout quand elle dépeint les pages sanglantes de l'histoire de France. Enfin il y avait une sorte de passion dans tous ses attachements jusque dans son affection la plus tendre pour son père méconnu et si souvent calomnié.

Ayant ainsi esquissé à grands traits le caractère littéraire de Madame de Staël, allons examiner les différentes phases principales de son développement. Ses premiers essais littéraires, surtout les Nouvelles, qui portent l'empreinte de toute l'ardeur de la jeunesse, renferment, pour ainsi dire, le germe de la grande pensée qu'elle a développée plus tard dans tous ses écrits, en l'appliquant tour à tour à la morale, à la littérature et à la politique, savoir la liberté et l'abandon d'une sensibilité à la fois naturelle et pleine de génie en contraste avec la loi despotique et factice d'une morale de convenance. Mais ces petites pièces sont surchargées de catastrophes terribles; le jeune écrivain y prodigue le meurtre et le suicide et se livre à des tirades, dont le style ampoulé ne manque pas de faire une impression assez ridicule, parce qu'elles ne sont pas conformes aux héros et héroïnes sauvages qui les prononcent. Bien qu'elle se soit proposé le but de faire lutter la véritable nature et la naïveté innocente contre le mensonge et l'hypocrisie de la société, elle n'a pas évité dans ces fictions les fautes de l'affectation, de la bizarrerie et d'un langage alambiqué. La manière dont elle veut s'échapper des mains de la société policée de l'Europe, en ayant recours aux tribus incorrompues de l'Afrique et de l'Asie, fait voir la sympathie intime qu'elle a pour le système de Rousseau. Elle n'a que trop souvent substitué à l'épanchement du coeur un ton sentimental, de même qu'à la vérité l'idéal d'une nature non altérée qui n'a pris naissance que dans la tête du philosophe Genevois, mais qui ne répond pas à la réalité.

Après ces ébauches imparfaites, elle se lança dans les régions de la critique littéraire en composant ses Lettres sur les écrits et le caractère de Rousseau. Il est vrai, elle n'a pas réussi dans cet ouvrage à faire, de manière à entraîner la conviction, l'apologie de cet homme dont la vie privée était si contraire à ses idées; il est vrai, on ne peut s'empêcher de regretter le défaut de maturité dans ses jugements. Toutefois nous admirons déjà dans ce premier essai cette susceptibilité, sur laquelle toutes les grandes idées produisent de l'effet, cette vivacité qui se livre aux impressions. La clarté et la limpidité de sa diction nous étonne et, avant tout, nous y découvrons déjà sa qualité particulière d'entrer avec toute son âme dans son sujet et de le reproduire ensuite, de manière qu'il fasse partie de ses sentiments, de son être, et qu'il révèle en même temps sa vie individuelle. Voilà pourquoi elle n'a pas donné un aperçu froid et aride du système de Jean-Jacques. Le philosophe de Genève ne lui sert guère que de

base, pour y fonder ses propres réflexions, et l'exposition des dogmes de Rousseau ne fait que donner du relief aux épanchements de son propre cœur. Elle ne se contente pas d'éclaircir les vues philosophiques de Rousseau: remplie de sympathie pour ce génie malheureux, elle tâche d'approfondir son être intérieur et d'expliquer à l'aide de ces études le contraste entre sa vie et ses idées.

Mais les scènes terribles qui semblaient vouloir réaliser les idées du Contrat social, les scènes de la révolution française, firent encore une plus forte impression sur le cœur de Madame de Staël que la lecture de Rousseau. Elle fut profondément ébranlée par le désaveulement qu'elle éprouva en voyant ses espérances terrassées, elle avait de l'horreur et une juste indignation pour l'abus de la liberté, dont le feu sacré l'avait enflammée depuis longtemps, et cette disposition de son esprit, causée par les catastrophes du temps, retentit dans son livre intitulé *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Pendant les jours sanglants du règne de la terreur, elle avait eu sous ses yeux une preuve parlante de la force dévastatrice des passions déchainées, qui envahissent la société et menacent de détruire les fruits précieux de la civilisation. Le sujet qu'elle se propose ici a donc un rapport intime avec les circonstances du temps, qui ont laissé des traces ineffaçables dans son âme. Jamais elle n'a tiré aux cheveux la matière qu'elle traite dans ses ouvrages, jamais elle n'a eu besoin de méditer sur le choix d'un thème, c'était plutôt le fruit spontané des événements et de ses propres sentiments qui en étaient excités. C'est à cette manière d'écrire par une inspiration presque involontaire, c'est au charme du premier mouvement qu'elle doit l'essor et l'emphase de son éloquence, l'originalité et la fraîcheur de son enthousiasme, qui ne peuvent être méconnues. Quel noble élan d'indignation, quelle généreuse compassion des victimes immolées sur l'autel de la patrie se fait remarquer dans ces chapitres intitulés *Du crime* et *De l'esprit de parti*! C'est ici qu'elle porte ce jugement plein de sagacité et fondé sur sa propre expérience: „De même qu'on a vu prêcher l'athéisme avec l'intolérance de la superstition, l'esprit de parti commande la liberté avec la fureur du despotisme.“ L'émotion qu'elle éprouvait, en écrivant son livre sur l'influence des passions, et les leçons sérieuses que lui avait donné la révolution expliquent l'effervescence douloureuse qui y prédomine, et sert en quelque façon à excuser qu'elle n'a pas seulement condamné les passions humaines, qu'elle regarde comme le premier obstacle au bonheur des hommes et comme la principale source de peine et de regrets, mais qu'elle a aussi frappé de son anathème les affections les plus innocentes qui embellissent la vie. C'est parce que ces affections ne peuvent jamais accorder un contentement parfait ici-bas qu'elles ne lui semblent pas moins dangereuses que celles-là. On lui objectera à juste titre qu'une réflexion morale ne doit pas avoir pour base le bonheur ou le malheur, et que les sentiments douloureux qui accompagnent les émotions nobles sont plus que rachetés par les jouissances qui y sont jointes. Cependant rien ne surpasse son art d'esquisser des portraits d'individus, pour ainsi dire, plastiques, dont les traits détaillés rappellent la plume de La Bruyère et prouvent, combien elle a eu soin d'étudier les caractères des hommes. D'ailleurs ces exagérations dans la théorie des passions est en contradiction avec d'autres passages de ses écrits, où elle dément moins sa propre nature, où elle dit par exemple: „Sans doute que dans les mystères de notre nature aimer, encore aimer est ce qui nous est resté de notre héritage céleste!“ Sans doute la principale objection qu'on pourra faire à l'ouvrage dont nous parlons,

c'est que l'auteur n'a pas su indiquer des remèdes aux souffrances de la vie, dont l'effroi ne cesse pas d'inspirer ses paroles. Car elle ne conseille à ceux qui veulent échapper à cette vie pleine de douleurs et d'amertumes, d'autre chose que les études et une certaine bonté dégagée de tout fondement religieux. Elle n'a pas encore compris, quel lien indissoluble existe entre la vertu et la foi chrétienne, et quand elle cherche à réparer les torts de la passion et de la destinée humaine, elle ne sait trouver que des avis vagues et des soulagements impuissants. Ce n'est que plus tard que Madame de Staël, dans ses *Réflexions sur le suicide*, a admis le christianisme pour principe de la vie morale. C'est dans ces réflexions qu'elle a montré notre Sauveur lui-même comme le modèle suprême de la résignation et qu'elle a déployé une connaissance intime de l'influence bienfaisante de l'Évangile. Après s'être pénétrée de l'esprit du christianisme, elle a su adresser des paroles pleines de douceur, d'élevation et de force aux malheureux qui se révoltent contre la destinée.

Dans l'ouvrage qui succédait à celui dont nous venons de parler, elle a démontré que les questions qui regardent la littérature et la critique ne peuvent être justement appréciées ni vraiment illustrées que quand on les considère dans leurs rapports avec le développement intellectuel de la société. Elle examine donc, dans son livre *De la littérature*, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, les phénomènes littéraires non pas comme des faits isolés et accidentels, mais comme des résultats nécessaires, produits par l'esprit des temps et des nations. La continuité des périodes de l'histoire, les progrès sensibles dans les phases principales de la civilisation, l'enrichissement par les œuvres d'esprit que les différents siècles ont fournies, la dépendance mutuelle des mœurs, des institutions politiques et de la littérature: voilà les idées fécondes qui sont traitées avec prédilection dans cet écrit. Quoique nous ne disconvenions pas que l'insuffisance de ces connaissances ne se fasse souvent sentir, nous ne pouvons nous empêcher de rendre hommage à la femme qui a soutenu avec tant de précision et de clarté ces propositions qui font preuve d'une tendance particulière de son esprit vers la philosophie. Elle a mis dans son plein jour cette vérité qui est universellement reçue aujourd'hui, savoir que la littérature est l'image fidèle de la société et que l'esprit de la nation exerce une grande influence sur l'écrivain, aussi bien que celui-ci réagit sur le développement du caractère national. Le progrès successif de l'esprit humain qui se manifeste dans les siècles: voilà le dogme dont elle est pleinement convaincue et qu'elle cherche à vérifier et à confirmer de son mieux par les dates de l'histoire. Sans doute, cette argumentation appuyée sur l'histoire, cette exposition de l'influence de l'esprit national, des mœurs et de la religion sur les productions littéraires présentaient des difficultés au-dessus des facultés d'une femme, parce qu'elle exigeait les études les plus étendues et les plus solides. Il faut que nous contestions à Madame de Staël un grand nombre d'assertions qui ne sont pas d'accord avec les résultats des sciences, et bien plus nous sommes même surpris de remarquer qu'elle s'en écarte de manière à donner la supériorité à la littérature des Romains sur celle des Grecs. On ne peut s'empêcher de rire, quand on lit ces jugements superficiels qu'elle porte sur la poésie des Hébreux ou sur la philosophie et l'éloquence grecques: en préférant à cet égard les Romains, elle sacrifie à son principe de la perfectibilité du genre humain la vérité des faits qu'elle n'a pas étudiés à fond. C'est à une certaine méthode pédantesque de démontrer d'une manière positive et continue

les progrès intellectuels, à laquelle beaucoup de ses erreurs sont dues. Elle les aurait évitées, si elle avait su qu'une décadence et une rechute temporaires ne sont pas des preuves contre la marche progressive des lumières humaines. Toutefois on serait injuste envers les mérites réels de cet écrit, si l'on ne convenait pas qu'elle a quelquefois démêlé et apprécié avec assez de sagacité et avec un heureux instinct du vrai le différent caractère des nations, déployé dans les productions littéraires. Sa profonde sensibilité, ou plutôt son penchant à une douce mélancolie, lui inspire une prédilection singulière pour la poésie du Nord, qu'elle croit le plus fidèlement représentée par les poèmes de Young, de Thomson, de Klopstock et par le roman de Werther. Le poète par excellence, à qui elle rend des hommages, dictés par cet enthousiasme de la rêverie mélancolique, c'est Ossian, qu'elle ose regarder comme la source, ou du moins comme le type de toute la poésie germanique. L'étude de ces modèles lui semble être nécessaire à un nouvel essor de la littérature française, qui doit s'affranchir de la stricte observance des règles reçues, pour se livrer à un libre épanchement des sentiments. En restreignant l'imitation des anciens, en frayant de nouvelles voies par l'admiration d'une littérature pleine d'originalité, elle veut briser les entraves de la mode littéraire et de la prétendue régularité classique, qui nuisent tant au développement original du génie. Tandis que les détails du livre se ressentent beaucoup de l'imperfection des connaissances, l'ensemble fait une impression plus favorable, car il faut louer la clarté et l'énergie qu'elle montre, en établissant les principes, que la littérature ne puise ses beautés durables que dans la morale la plus délicate, et qu'on ne peut être éloquent, dès qu'il faut s'abstenir de la vérité. La connexion entre toutes les facultés de l'homme ne pouvait être soutenue par un écrivain qui regardât la parole comme un jeu d'esprit frivole et agréable; cette proposition fait preuve, à elle seule, que Madame de Staël la regarde plutôt comme l'expression spontanée et fidèle des sentiments élevés, dignes d'un homme qui a fait de la saine morale la base de la vie.

Cependant Madame de Staël, selon le profond besoin qu'elle éprouvait d'épancher complètement son âme et ses sentiments, ne put se borner à des essais philosophiques et critiques. Pour laisser cours libre à toute sa vivacité, il lui fallut ébaucher les traits poétiques d'une fiction pleine de vie et d'énergie, il lui fallut devenir l'avant-courrière du roman social, cultivé plus tard par George Sand. Quand on cherche une preuve incontestable de la liaison intime et inséparable des écrits et du caractère de Madame de Staël, il faut avant tout lire *Delphine*. Ce qui l'émeut au fond de son âme, ce qui la remplit d'une profonde pitié, c'est le sort des femmes, et surtout de celles qui sont douées de facultés éminentes et qui par là même se sentent la vocation de franchir les bornes étroites de leur destinée. Mais l'expérience des conséquences funestes d'une telle tendance à la gloire de l'esprit lui prête les couleurs les plus vives du portrait d'une femme pour qui les qualités les plus brillantes sont la source d'amères douleurs. Cette lecture nous inspire un intérêt si puissant, parce que l'héroïne du roman porte l'empreinte de la vérité. Elle ne représente que ce qu'elle a éprouvé et essuyé elle-même. *Delphine*, après tout, n'est autre que Madame de Staël elle-même avec toute l'ardeur et l'élan de sa jeunesse. Il est vrai, on pourra critiquer sous plusieurs rapports le style du livre, quelquefois un peu doucereux, on pourra reprendre l'indécision des contours, l'inconvenance de plusieurs expressions, on pourra relever la monotonie de quelques situations invraisemblables, on a raison de désapprouver la tendance morale du roman, tel qu'elle l'avait ébauché pour la première fois.

Il faut convenir que le dénouement de la pièce n'est pas tout-à-fait heureux et naturel. Le noeud de l'action prend souvent un caractère brusqué et forcé; car pour amener de nouvelles situations, elle n'a presque jamais recours à d'autres moyens qu'à des évanouissements, à des duels, à des maladies dangereuses, enfin à des catastrophes horribles, destinées à faire beaucoup d'effet. Quoi qu'il en soit, Delphine vaudra toujours son prix, parce qu'elle a pour point de départ une question de la plus haute importance pour tous les temps, la position morale de la femme dans la société, et que le charme sera impérissable de voir cette question traitée par une femme qui s'éleva au-dessus du médiocre d'une manière aussi extraordinaire que Madame de Staël et qui avait de plus la justesse de touche indispensablement nécessaire pour le dessin d'un tel sujet. Elle décrit avec un art inimitable la guerre acharnée de ce monde poli et élégant contre un caractère sensible et sincère, mais qui manque aux lois sévères de la convenance. Le désir ardent de contenter les besoins intimes du coeur trouve des obstacles insurmontables dans cette société du bon ton, dans cette aristocratie pleine de vanité, d'égoïsme, de froideur et de médisance: voilà le sujet du roman. L'opposition entre l'enthousiasme, le dévouement, toutes les nobles imprudences d'un caractère généreux et entre la régularité factice, l'amour-propre, les intrigues intéressées de la médiocrité ne saurait être mieux représentée. Peut-être la lecture de Werther, en même temps que le grand regret de n'avoir pu trouver cette parfaite félicité de l'amour dans le mariage, lui a-t-il inspiré ce ton élégiaque, tendre et plaintif qu'elle prête à Léonce et à Delphine, ce portrait d'un caractère sensible et indépendant, mais succombant à ses souffrances.

L'idée fondamentale de Delphine se retrouve dans un livre où les talents de Madame de Staël, son art de dépeindre les sentiments, est à son apogée, dans Corinne. Nous voyons devant nous une femme luttant contre la destinée, pour obtenir une position sociale digne et indépendante. Mais tandis que dans le premier de ces livres, nous la rencontrons étincelante d'esprit, ravie des agréments d'une société spirituelle, elle se montre ici profondément touchée par le spectacle merveilleux de la nature et des beaux-arts, remplie de cet enthousiasme élevé que lui inspira son séjour d'Italie. En écrivant Corinne, elle a créé un chef-d'oeuvre, où deux pièces différentes, un tableau de l'Italie et le récit d'un roman sont harmonieusement liées ensemble. C'est dans le même cadre que les vues de paysages et de villes sont animées par la démarche vive et dramatique d'événements intéressants et que ceux-ci ressortent avec plus d'éclat sur un fond brillant et classique. En lisant Corinne nous nous sentons entraînés comme Oswald à une affection pour cette femme extraordinaire, dont l'enthousiasme nous remplit d'un mélange d'étonnement et de pitié, dont le naturel à la fois passionné et ardent, tendre et mélancolique nous rappelle sans cesse l'auteur elle-même. Cependant il faut avouer qu'il y a un excès de couleurs brillantes dans le portrait de l'héroïne. Les situations extraordinaires de cette prêtresse d'Apollon, portée en triomphe par le peuple, sont trop au-dessus de la réalité et du commun des hommes pour qu'on puisse se lier intimement avec elle. Cette abondance d'imagination nuit à l'intérêt du roman, qui ne peut captiver l'attention qu'en présentant un reflet fidèle et poétique de la vie réelle. Il est vrai, nous savons gré à l'auteur de ce qu'elle a quitté les bornes étroites de la bonne compagnie de Paris, qui s'était montrée si impitoyable envers Delphine. Nous respirons un air plus pur, plus léger sur le sol classique de l'Italie, dont les

charmes sont interprétés d'une manière si éclatante par l'amour et l'imagination. Toutefois Madame de Staël, en se rendant à Rome et à Naples, où elle put donner l'essor à sa plume, s'est laissée entraîner dans un pathos trop élevé qui perd de vue la terre et ne manque pas de fatiguer à la longue. Ce langage soutenu et exalté d'une femme d'esprit à qui tant de louanges sans mesure sont accordées, ce culte presque délirant du génie consacré à une fille aux succès de laquelle nous ne pouvons pas toujours applaudir, ces hommages publics rendus à une muse qui mène une vie solitaire et mystérieuse, tout cela tient du merveilleux, que l'auteur avait pourtant voulu bannir du genre des romans dans son essai sur les fictions. Aussi l'abandon passionné de Corinne, dépourvu de réserve, n'est-il pas seulement contraire aux mœurs austères d'un Anglais tel que Lord Nelvil ou aux lois dictées par la convenance, mais encore il nous semble opposé à la vertu idéale d'une femme, qui ne saurait être consommée sans la discrétion et la retenue. Du reste Madame de Staël fait voir le même talent d'observation qu'elle a employé ailleurs. Elle caractérise très-exactement l'esprit national, en opposant Nelvil avec son apparente froideur et sa sensibilité, qui se trahit malgré lui, ce lord pénétré de sentiments généreux et d'une mélancolie sans humeur, au comte d'Erfeuil, qui représente la frivolité et la légèreté française inaccessible à des affections profondes, mais douée de manières élégantes et d'une conversation spirituelle. Cet art du savoir-vivre qui ne consulte que l'opinion des autres, cette puissance absolue des usages du monde et des égards de convenance triomphe du noble élan des sentiments intimes, et cette défaite agit sur le cœur d'une manière encore plus douloureuse et plus déchirante que dans le roman de Delphine. C'est à ce but que l'auteur a mis en contraste la grâce animée et joyeuse des premiers livres de l'ouvrage avec le ton lugubre et triste qui règne dans la seconde moitié du roman. Sans doute il n'y a pas assez de gradations et de nuances dans ces événements qui amènent la douleur et qui finissent par livrer l'héroïne au désespoir, aussi les épanchements de cœur tiennent-ils quelquefois d'une déclamation théâtrale incompatible avec les émotions naturelles.

Ce n'en est pas moins la poésie du fond de l'âme à laquelle Madame de Staël a aspiré. Elle n'a jamais regardé la magnificence extérieure d'une diction brillante comme le mérite principal d'une production littéraire. C'est ce qu'elle prouve dans son livre De l'Allemagne, où elle oppose l'aisance assez souvent superficielle des Français à la profondeur de la nation germanique. Elle rend justice de tout son cœur à la grâce inimitable de la conversation et de la comédie française, mais elle fait entrevoir que les Allemands l'emportent sur ses compatriotes dans la poésie proprement dite, dans la philosophie de même que dans l'étendue de l'instruction publique. Elle ne veut pas disconvenir que les Français ne soient les seuls juges compétents du bon goût, mais elle sait en même temps que le bon goût ne devient que trop aisément une mode littéraire; elle prétend que le bon goût ne peut établir que des règles négatives, qui indiquent les fautes dont il faut s'écarter, tandis qu'il n'est pas en état de donner une impulsion nouvelle, pour diriger les forces intellectuelles ou de poser un principe régénérateur. Tout en admirant avec transport l'élégance irrépréhensible et la noble dignité de la tragédie française, elle voudrait qu'on introduisit en France la hardiesse et la verve éloquente du théâtre allemand. C'est ainsi que dans un chapitre de la déclamation, en parlant avec beaucoup de détail des gestes et de l'accent du célèbre acteur Talma, elle fait comprendre que les qualités qui distinguent cet homme, l'originalité et la nature, sont les mêmes qui caractérisent les ouvrages

dramatiques des Allemands et qui pourraient être réunies à la dignité sublime de la tragédie française. Le livre de l'Allemagne est le chef-d'oeuvre de Madame de Staël; elle y a su la première de tous les Français vaincre les préventions nationales, qui empêchaient de bien apprécier une littérature dont Voltaire s'était moqué; elle y a fidèlement transmis les impressions qu'elle a soigneusement recueillies en Allemagne. On s'étonne qu'une femme qui a si bien le sentiment fier de la grandeur française, sache aussi parfaitement se transporter dans l'esprit opposé de nos hommes de génie. Elle a reconnu que le principal avantage de ces recherches et analyses littéraires est de donner le mouvement d'émulation qui détourne de la froide imitation des modèles de convenance et qui encourage le génie à aspirer à la gloire de l'originalité. Ce n'est pas un abrégé froid et aride qu'elle a composé, mais un livre plein de poésie et d'enthousiasme, parsemé d'observations fines et piquantes, de digressions spirituelles, propres à faire ressortir l'ensemble de la manière de sentir, de penser, de vivre particulière à l'Allemagne. Sans démentir un instant l'amour de sa patrie, dont elle est vivement pénétrée, elle examine les différentes phénomènes intellectuelles dans leur principe. Elle cherche à remonter à la source des différences caractéristiques et parvient à les découvrir dans l'empire exercé par la société en France, et dans la liberté de la pensée solitaire en Allemagne. Elle démontre comment en France les auteurs ont avant tout en vue les suffrages et les applaudissements du public, tandis que les poètes et les philosophes de l'Allemagne, qui manquent d'un centre commun d'où puissent partir les rayons de l'esprit, se livrent avec plus de confiance aux inspirations de leur génie individuel en sorte qu'ils ont plus d'influence sur l'opinion, que celle-ci ne réagit sur eux. Ce n'est pourtant pas une idolâtrie qu'elle a consacrée au caractère germanique, elle n'en dissimule point les défauts et les faibles, qu'elle attribue particulièrement à ce que les Allemands n'ont pas le lien d'unité qui pourrait développer toute leur force morale. On a souvent contesté la justesse de plusieurs jugements qu'elle donne dans cet ouvrage: et certes, il y en a quelques-uns, surtout ceux qui ont rapport aux charmes pittoresques de nos contrées et à l'infériorité de notre musique à celle des Italiens, où un certain dédain superficiel se fait remarquer, dédain qui se fonde sur des impressions passagères plutôt que sur des recherches approfondies. Mais en général, il serait bien injuste de ne pas reconnaître dans l'ensemble de son livre le fruit d'une application infatigable et la preuve d'une étonnante sagacité d'observation, par laquelle elle a souvent atteint à la vérité malgré l'imperfection nécessaire de son savoir. Aussi les fautes qu'on a reprochées à sa traduction de quelques fragments ne sont-elles pas aussi nombreuses qu'on a voulu prétendre. D'ailleurs on ne devrait jamais oublier que la langue française n'est à même de rendre avec une précision parfaite ni la verve poétique, ni la richesse d'expressions des Schiller et des Goethe. Loin de déparer son ouvrage par une prétention orgueilleuse à un raisonnement infaillible ou à de vastes connaissances, elle se renferme dans les bornes de la modestie qui sied si bien à une femme auteur, dans les bornes de cette noble retenue qui lui a suggéré dans son chapitre de la philosophie le sincère aveu: „L'examen de la théorie exige une capacité qui m'est étrangère.“ Mais quand il s'agit de relever avec impartialité la richesse immense de pensées nouvelles et fécondes qui fermentent en Allemagne, quand il s'agit de défendre la sainte cause de la liberté et de la morale chrétienne, elle tend à ce but avec sa vivacité naturelle; elle ne cesse pas de combattre avec une énergie digne d'un homme tout ce qui a pour

fondement l'égoïsme et la frivolité; elle aime à opposer ces pièces françaises qui entrent toutes dans le même moule aux hommes de génie de l'Allemagne, qui sont tous des individus qui diffèrent singulièrement l'un de l'autre; elle ne se lasse pas de répéter que le poète doit chercher les ressorts de son art, non pas dans les lois factices de la législation littéraire des Boileau, mais dans le plus intime de son être, dans ce qui se passe dans son cœur; enfin elle considère comme l'ennemi le plus dangereux de la liberté, de tout ce qu'il y a de noble et de sublime, le matérialisme de Condillac, d'Helvétius et de l'auteur du système de la nature, et se range hautement du côté de ces philosophes et moralistes allemands, „qui ont relevé le sentiment et l'enthousiasme des dédains d'une raison tyrannique, qui comptait comme richesse tout ce qu'elle avait anéanti et mettait sur le lit de Procruste l'homme et la nature, afin d'en retrancher ce que la philosophie matérialiste ne pouvait comprendre.“

Recueil de passages caractéristiques tirés des œuvres de Madame de Staël.

Morale et religion. On croirait en effet que la vie a pour but de renoncer à la vie. La nature physique accomplit cette œuvre par la destruction, et la nature morale par le sacrifice. L'existence humaine bien conçue n'est autre chose que l'abdication de la personnalité pour rentrer dans l'ordre universel. — Il est des situations qui peuvent condamner à cacher les sentiments qu'on éprouve, mais il n'y a que l'avilissement du caractère qui rende capable de feindre ceux que l'on n'a pas. — Toutes les fois qu'on mêle un calcul à une action honnête, le calcul ne réussit pas. — Nous voyons sans cesse que les connaissances superficielles inspirent une sorte d'arrogance dédaigneuse, qui fait repousser comme inutile, ou dangereux, ou ridicule tout ce qu'on ne sait pas. Savoir parfaitement ce qu'on sait, donne un repos à l'esprit, qui ressemble à la satisfaction de la conscience. — L'incrédulité dogmatique, c'est-à-dire, celle qui révoque en doute tout ce qui n'est pas prouvé par les sensations, est la source de la grande ironie de l'homme envers lui-même: toute la dégradation morale vient de là. — Hobbes fut athée et esclave, et rien n'est plus conséquent; car s'il n'y a dans l'homme que l'empreinte des impressions du dehors, la puissance terrestre est tout, et l'âme en dépend autant que la destinée. — Raisonnez sur la liberté de l'homme, et vous n'y croirez pas; mettez la main sur votre conscience, et vous n'en pourrez douter. — Il faut croire à de certaines vérités comme à l'existence; c'est l'âme qui nous les révèle, et les raisonnements de tout genre ne sont jamais que de faibles dérivés de cette source. — La force de l'esprit ne peut jamais être longtemps négative, c'est-à-dire consister principalement dans ce qu'on ne croit pas, dans ce qu'on ne comprend pas, dans ce qu'on dédaigne. Il faut une philosophie de croyance, d'enthousiasme, une philo-

sophie qui confirme par la raison ce que le sentiment nous révèle. — Le piquant des plaisanteries contre ce qui est sérieux, noble et divin, est usé, et l'on ne rendra désormais quelque jeunesse à la race humaine qu'en retournant à la religion par la philosophie et au sentiment par la raison. — Il faut toujours avoir présent à l'esprit, dans la direction des affaires de ce monde, l'enchaînement des causes et des effets, des moyens et du but; mais cette prudence est à la vertu comme le bon sens au génie: tout ce qui est vraiment beau est inspiré, tout ce qui est désintéressé est religieux. Le calcul est l'ouvrier du génie, le serviteur de l'âme; mais s'il devient le maître, il n'y a plus rien de grand ni de noble dans l'homme. — Il faut commencer l'histoire intime de l'homme par la religion ou par la sensation, car il n'y a de vivant que l'une ou l'autre. La morale fondée sur l'intérêt personnel, serait aussi évidente qu'une vérité mathématique, qu'elle n'en exercerait pas plus d'empire sur les passions, qui foulent aux pieds tous les calculs; il n'y a qu'un sentiment qui puisse triompher d'un sentiment, la nature violente ne saurait être dominée que par la nature exaltée. — La science de la morale n'enseigne pas plus à être un honnête homme, dans toute la magnificence de ce mot, que la géométrie à dessiner, ni la poétique à trouver des fictions heureuses. — L'une des merveilles de la religion est de réunir au même degré l'élan de l'amour et la soumission à la loi, le cœur de l'homme est ainsi tout à la fois satisfait et dirigé. — Il y a mille moyens d'être un très-mauvais homme, sans blesser aucune loi reçue, comme on peut faire une détestable tragédie, en observant toutes les règles et toutes les convenances théâtrales. Quand l'âme n'a pas d'élan naturel, elle voudrait savoir ce qu'on doit dire et ce qu'on doit faire dans chaque circonstance, afin d'être quitte envers elle-même et envers les autres, en se soumettant à ce qui est ordonné. La loi, cependant, ne peut apprendre en morale, comme en poésie, que ce qu'il ne faut pas faire; mais en toutes choses, ce qui est bon et sublime ne nous est révélé que par la divinité de notre cœur.

Les passions. Ce bonheur qu'on croit toujours trouver dans les objets extérieurs, n'est qu'un fantôme créé par l'imagination qu'elle poursuit après l'avoir fait naître, et qu'elle veut atteindre au dehors, tandis qu'il n'a d'existence qu'en elle. —

L'esprit de parti. L'esprit de parti est une sorte de frénésie de l'âme qui ne tient point à la nature de son objet. C'est ne plus voir qu'une idée, lui rapporter tout, et n'apercevoir que ce qui peut s'y réunir: il y a une sorte de fatigue à l'action de comparer, de balancer, de modifier, d'excepter, dont l'esprit de parti délivre entièrement. L'esprit de parti peut très-bien suppléer à l'usage des liqueurs fortes; et si le petit nombre se dérobe à la vie par l'élevation de la pensée, la foule lui échappe par tous les genres d'ivresse; mais quand l'égarément a cessé, l'homme qui se réveille de l'esprit de parti est le plus infortuné des êtres. —

Les femmes. C'est par l'âme, l'âme seule, que les femmes sont distinguées; c'est elle qui donne du mouvement à leur esprit; c'est elle qui leur fait trouver quelque charme dans une destinée dont les sentiments sont les seuls événements et les affections les seuls intérêts; c'est elle qui les identifie au sort de ce qu'elles aiment, et leur compose un bonheur dont l'unique source est la félicité des objets de leur tendresse; c'est elle enfin qui leur tient lieu d'instruction et d'expérience; et les rend digne de sentir ce qu'elles sont incapables de juger. —

L'amour est l'histoire de la vie des femmes, c'est un épisode dans celle des hommes. —

Une femme perd de son charme, non seulement par les paroles sans délicatesse qu'elle pourrait se permettre, mais par ce qu'elle entend, par ce qu'on ose dire devant elle. Au sein de sa famille, la modestie et simplicité suffisent pour maintenir les égards qu'une femme doit exiger; mais au milieu du monde il faut plus encore; l'élégance de son langage, la noblesse de ses manières font partie de sa dignité même, et commandent seules efficacement le respect. —

Il arrivera, je le crois, une époque quelconque, où des législateurs philosophes donneront une attention sérieuse à l'éducation que les femmes doivent recevoir, aux lois civiles qui les protègent, aux devoirs qu'il faut leur imposer, au bonheur qui peut leur être garanti; mais dans l'état actuel, elles ne sont, pour la plupart, ni dans l'ordre de la nature, ni dans celle de la société. —

L'éducation. On suit un faux système d'éducation, lorsqu'on veut développer exclusivement telle ou telle qualité de l'esprit; car se vouer à une seule faculté, c'est prendre un métier intellectuel. Tout ce qui fait de l'homme un homme, est le véritable objet de l'enseignement.

La morale et la littérature. La littérature ne puise ses beautés durables que dans la morale la plus délicate. Il n'est donné à aucun poète, quelque soit son talent, de faire sortir un effet tragique d'une situation qui admettrait en principe une immoralité. Il existe une telle connexion entre toutes les facultés de l'homme, qu'en perfectionnant même son goût en littérature, on agit sur l'élevation de son caractère: on éprouve soi-même quelque impression du langage dont on se sert; les images qu'il nous retrace modifient nos dispositions. Le sentiment du beau intellectuel, alors même qu'il s'applique aux objets de littérature, doit inspirer de la répugnance pour tout ce qui est vil et féroce; et cette aversion involontaire est une garantie presque aussi sûre que les principes réfléchis. — Les écrivains, comme les instituteurs, améliorent bien plus sûrement par ce qu'ils inspirent que par ce qu'ils enseignent. Les pensées délicates et pures, dans la vie comme dans les livres, animent chaque parole, se peignent dans chaque trait, sans qu'il soit pour cela nécessaire de les déclarer formellement, ni de les rédiger en maximes; et la moralité d'un ouvrage d'imagination consiste bien plus dans l'impression générale qu'on en reçoit, que dans les détails qu'on en retient.

L'abus de la parole. Parler dans le sens du pouvoir injuste, c'est s'imposer la servitude la plus détaillée. Il faut soutenir chaque absurdité dont est formée la longue chaîne qui conduit à la résolution coupable; et le caractère resterait, s'il est possible, plus intact encore après des actions blâmables que la colère aurait inspirées qu'après ces discours dans lesquels la bassesse ou la cruauté se distillent, goutte à goutte avec une sorte d'art que l'on s'efforce de rendre ingénieux. —

On pourrait extraire des adresses, des journaux et des discours, des pages nombreuses, dans lesquelles on verrait la parole marcher sans la pensée, sans le sentiment, sans la vérité, comme une espèce de litanie, comme si l'on exorcisait avec des phrases convenues l'éloquence et la raison.

Les lois factices en littérature et en société. En lisant les tragédies allemandes qui ont acquis de la célébrité, l'on trouve souvent des mots, des expressions, des idées qui vous révèlent en vous-même des sentiments étouffés ou contenus par la régularité des rapports et des liens de la société. Ces expressions vous raniment, vous transportent, vous persuadent un moment que vous allez vous élever au-dessus de tous les égards factices, de toutes les formes

commandées, et qu'après une longue contrainte, le premier ami que vous retrouverez, c'est votre propre caractère, c'est vous-même. — Plusieurs essayent de traduire par une vertu ce que leur intérêt leur inspire, et mutuellement on se passe tous ces sophismes, espérant bien tromper à son tour pour récompense de s'être laissé tromper; mais quand il arrive au milieu de ce paisible et doux accord un caractère inconsidérément vrai, il semble que ce qu'on appelle la civilisation en soit troublée et qu'il n'y ait plus de sûreté pour personne, si toutes les actions reprennent leur nom, et toutes les paroles leur sens. — On dit beaucoup que l'esprit peut suppléer à tout; je le crois dans les écrits où le savoir-faire domine; mais quand on veut peindre la nature humaine dans ses orages et dans ses abîmes, l'imagination même ne suffit pas; il faut avoir une âme que la tempête ait agitée, mais où le ciel soit descendu pour ramener le calme. — Il serait à désirer qu'on pût sortir de l'enceinte que les hémistiches et les rimes ont tracée autour de l'art; il faut permettre plus de hardiesse, il faut exiger plus de connaissance de l'histoire; car si l'on s'en tient exclusivement à ces copies toujours plus pâles des mêmes chefs-d'œuvre, on finira par ne plus voir, au théâtre que des marionnettes héroïques, sacrifiant l'amour au devoir, inspirées par l'antithèse, mais sans aucun rapport avec cette étonnante créature qu'on appelle l'homme, avec la destinée redoutable qui tour à tour l'entraîne et le poursuit.

Le génie et le goût. On dit souvent: Faut-il sacrifier le génie au goût? Non, sans doute, mais jamais le goût n'exige le sacrifice du génie. Vous trouvez souvent dans la littérature du Nord des scènes ridicules à côté de grandes beautés. Ce qui est de bon goût dans de tels écrits, ce sont les grandes beautés; et ce qu'il fallait en retrancher, c'est ce que le goût condamne. — Si l'on demande ce qui vaut mieux d'un ouvrage avec de grands défauts et de grandes beautés, ou d'un ouvrage médiocre et correct, je répondrai, sans hésiter, qu'il faut préférer l'ouvrage où il existe, ne fût-ce qu'un seul trait de génie. Le mérite négatif ne peut donner aucune jouissance; mais beaucoup de gens ne demandent à la vie que l'absence de peines, aux écrits que l'absence de fautes, à tout que des absences. — Loin que les principes du goût soient incompatibles avec le génie, c'est en étudiant le génie qu'on a découvert ces principes. —

La division des états excluant une capitale unique, où toutes les ressources de la nation se concentrent, où tous les hommes distingués se réunissent, le goût doit se former plus difficilement en Allemagne qu'en France. Les hommes de lettres d'Allemagne vivent entre eux en république; plus il y a d'abus révoltants dans le despotisme des rangs, plus les hommes éclairés se séparent de la société et des affaires publiques. Ils considèrent toutes les idées dans leurs rapports naturels; les institutions qui existent chez eux sont trop contraires aux plus simples notions de la philosophie pour qu'ils puissent en rien y soumettre leur raison. — Le bon goût en littérature est, à quelques égards, comme l'ordre sous le despotisme; il importe d'examiner à quel prix on l'achète. —

L'imitation et l'originalité. Jamais un écrivain n'exprima le sentiment qu'il éprouvait, jamais il ne développa les pensées qui lui appartenaient réellement, sans porter dans son style ce caractère d'originalité qui seul attache et captive l'intérêt et l'imagination des lecteurs. — Il ne faut pas tracer autour de la pensée de l'homme un cercle dont il lui soit défendu de sortir; car il n'y a pas de talent là où il n'existe pas de création, soit dans les pensées, soit dans le style. — On renoncerait à posséder désormais en France de grands hommes dans la

carrière de la littérature, si l'on blâmait d'avance tout ce qui peut conduire à un nouveau genre, ouvrir une route nouvelle à l'esprit humain, offrir enfin un avenir à la pensée; elle perdrait bientôt toute émulation, si on lui présentait toujours le siècle de Louis XIV. comme un modèle de perfection, au delà duquel aucun écrivain éloquent ni penseur ne pourra jamais s'élever. — Les Grecs écrivaient sans autre modèle que les objets même qu'ils retraçaient; aucune littérature antécédente ne leur servait de guide; l'exaltation poétique s'ignorant elle-même, a par cela seul un degré de force et de candeur que l'étude ne peut atteindre, c'est le charme du premier amour; dès qu'il existe une autre littérature, les écrivains ne peuvent méconnaître en eux-mêmes les sentiments que d'autres ont exprimés; ils ne sont plus étonnés par rien de ce qu'ils éprouvent; ils se savent en délire. — Dans quelque genre que ce soit, tous les mots qui ont servi à des idées fausses, à de froides exagérations, sont pendant longtemps frappés d'aridité; et telle langue même peut perdre entièrement la puissance d'émouvoir sur tel sujet, si elle a été trop souvent prodiguée à ce sujet même. Ainsi peut-être l'italien est-il de toutes les langues de l'Europe la moins propre à l'éloquence passionnée de l'amour, comme la nôtre est maintenant usée pour l'éloquence de la liberté. — Il faut étudier les modèles de l'antiquité pour se pénétrer du goût et du genre simple, mais non pour alimenter sans cesse les ouvrages modernes des idées et des fictions des anciens: l'invention qui se mêle à de semblables reminiscences, est presque toujours en disparate avec elles. — Il y a tant de diversité dans les talents et dans les systèmes des poètes dramatiques allemands, que le même jugement ne saurait être applicable à tous. Au reste, le plus grand éloge qu'on puisse leur donner, c'est cette diversité même; car, dans l'empire de la littérature; comme dans beaucoup d'autres, l'unanimité est presque toujours un signe de servitude.

L'enthousiasme et la médiocrité. Quand on dit que la raison est inconciliable avec l'enthousiasme, c'est parce qu'on met le calcul à la place de la raison, et la folie à la place de l'enthousiasme. — Ce que l'homme a fait de plus grand, il le doit au sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée. Les esprits médiocres sont, en général, assez satisfaits de la vie commune; ils arrondissent, pour ainsi dire, leur existence, et suppléent à ce qui peut leur manquer encore, par les illusions de la vanité; mais le sublime de l'esprit, des sentiments et des actions doit son essor au besoin d'échapper aux bornes, qui circonscrivent l'imagination. L'héroïsme de la morale, l'enthousiasme de l'éloquence, l'ambition de la gloire donnent des jouissances surnaturelles qui ne sont nécessaires qu'aux âmes à la fois exaltées et mélancoliques, fatiguées de tout ce qui se mesure, de tout ce qui est passager, d'un terme enfin, à quelque distance qu'on le place. C'est cette disposition de l'âme, source de toutes les idées philosophiques, qu'inspire particulièrement la poésie du Nord. — Le poète peut se permettre toutes les créations d'un esprit en délire; mais il faut que vous puissiez croire à la vérité de ce qu'il éprouve. —

L'on donne trop d'avantage aux caractères arides et froids, quand on leur présente la sensibilité comme une maladie, tandis que c'est de toutes les facultés morales la plus énergique, puisqu'elle donne le désir et la puissance de se dévouer aux autres. — Il y a une espèce de gens médiocres qui sont le vrai fléau des esprits remarquables et des âmes imprudentes et généreuses: ils tendent leurs fils imperceptibles pour enlacer tout ce qui prend un vol élevé; ils s'arment de leurs petites plaisanteries, de leurs insinuations qu'ils croient fines, de leur ironie qu'ils croient de bon goût, pour rabattre l'enthousiasme de tous les sentiments nobles. —

La philosophie et la poésie. Les penseurs philosophes forment à travers les temps une chaîne d'idées que n'interrompt point la mort; il n'en est pas de même de la poésie, elle peut atteindre du premier jet à un certain genre de beautés qui ne seront point surpassées, et tandis que dans les sciences progressives le dernier pas est le plus étonnant de tous, la puissance de l'imagination est d'autant plus vive que l'exercice de cette puissance est plus nouveau. —

La tragédie et la comédie. C'est à l'homme que vous vous adressez dans la tragédie; mais c'est une telle époque, c'est un tel peuple, ce sont de telles mœurs, qu'il faut connaître pour obtenir dans la comédie un succès populaire: les pleurs sont pris dans la nature, et la plaisanterie dans les habitudes. — L'attendrissement dans les tragédies, comme le rire dans la comédie, n'est qu'une impression passagère. Si vous n'avez pas acquis une idée de plus par la cause même de votre impression, si la tragédie qui vous a fait pleurer ne laisse après elle ni le souvenir d'une observation morale, ni celui d'une situation nouvelle tirée du mouvement même des passions, l'émotion qu'elle excite en vous est un plaisir plus innocent que le combat des gladiateurs; mais cette émotion n'agrandit pas davantage la pensée et le sentiment. —

La gaité française. La gaité qui sert à faire une bonne comédie, suppose une observation très-fine des caractères. Pour que le génie comique se développe, il faut vivre beaucoup en société, attacher beaucoup d'importance aux succès de société, et se connaître, et se rapprocher par cette multitude d'intérêts de vanité, qui donnent lieu à tous les ridicules, comme à toutes les combinaisons de l'amour-propre. Les Anglais sont retirés dans leurs familles, ou réunis dans des assemblées publiques pour les discussions nationales. L'intermédiaire qu'on appelle la société n'existe presque point parmi eux; et c'est dans cet espace frivole de la vie que se forment cependant la finesse et le goût. Le peuple de tous les pays est amusé par des plaisanteries grossières; mais il n'y a qu'en France où la gaité la plus piquante soit en même temps la plus délicate. — Il y a de la misanthropie dans la plaisanterie même des Anglais, et de la sociabilité dans celle des Français: l'une doit se lire quand on est seul, l'autre frappe d'autant plus qu'il y a plus d'auditeurs. Ce que les Anglais ont de gaité, conduit toujours à un résultat philosophique ou moral; la gaité des Français n'a souvent pour but que le plaisir même. — Un ouvrage, assez piquant d'Agrippa d'Aubigné distinguait, il y a plus de deux siècles, l'être et le paraître, en faisant le portrait d'un Français, le duc d'Épernon. Dans l'ancien régime, tous les Français, plus ou moins s'occupaient extrêmement du paraître, parce que le théâtre de la société en inspire singulièrement le désir. Il faut soigner les apparences, lorsqu'on ne peut faire juger que ses manières, et l'on était même excusable de souhaiter en France des succès de société, puisqu'il n'existait pas une autre arène pour faire connaître ses talents, et s'indiquer aux regards du pouvoir. Mais aussi, quels nombreux sujets de comédies ne doit-on pas rencontrer dans un pays où ce ne sont pas les actions, mais les manières qui peuvent décider de la réputation. Toutes les grâces forcées, toutes les prétentions vaines, sont d'inépuisables sources de plaisanteries et de scènes comiques. — Autrefois on était si délicat sur le bon goût des manières et des écrits qu'il suffisait à l'amusement de plaisanter sur le ridicule des formes vulgaires ou des expressions communes; à présent qu'à cet égard tout est confondu, la plaisanterie est dirigée contre le sentiment et la pensée même; il semble qu'il n'y ait qu'une chose à faire de la vie, c'est de se livrer au genre de jouissances que la fortune

peut donner, et de consacrer les facultés de son esprit aux moyens d'acquérir cette fortune. On appelle rêverie tout le reste, et l'on voudrait créer un bon ton nouveau, qui pût donner un air provincial aux affections profondes et aux idées généreuses. —

Les Français et les Allemands. Ce qui pervertit la moralité en France, c'est le besoin de faire effet d'une manière quelconque, et surtout par son esprit. Quand les qualités qu'on possède ne suffisent pas, pour atteindre à ce but, l'on a recours au vice pour se faire remarquer. — Horace a peint l'homme juste restant debout sur les ruines du monde. Il en est ainsi de l'opinion qu'un Français a de lui-même. Elle survit intacte à toutes les fautes qu'il commet comme à tous les bouleversements qui l'environnent. — On peut citer des strophes admirables dans quelques-unes de nos odes; mais y en a-t-il une entière, dans laquelle le dieu n'ait point abandonné le poète? De beaux vers ne sont pas de la poésie. — Nous avons en français des chefs-d'oeuvre de versification, mais comment peut-on appeler la versification de la poésie? — Boileau tout en perfectionnant le goût et la langue, a donné à l'esprit français, l'on ne saurait le nier, une disposition très-défavorable à la poésie. Il n'a parlé que de ce qu'il fallait éviter, il n'a insisté que sur des préceptes de raison et de sagesse, qui ont introduit dans la littérature une sorte de pédanterie très-nuisible au sublime élan des arts. Le génie se sent comme l'amour, par la profondeur même de l'émotion dont il pénètre celui qui en est doué; mais si l'on osait donner des conseils à ce génie, dont la nature veut être le seul guide, ce ne seraient pas des conseils purement littéraires qu'on devrait lui adresser: il faudrait parler aux poètes comme à des citoyens, comme à des héros; il faudrait leur dire: Soyez vertueux, soyez croyants, soyez libres, respectez ce que vous aimez, cherchez l'immortalité dans l'amour, et la Divinité dans la nature; enfin, sanctifiez votre âme comme un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître. — Ce qui manque en France, en tout genre, c'est le sentiment et l'habitude du respect, et l'on y passe bien vite de l'examen qui peut éclairer à l'ironie qui réduit tout en poussière. — Que de travaux pour les sciences, pour la métaphysique, honorent la nation allemande! que de recherches! que de persévérance! Les Allemands n'ont point une patrie politique; mais ils se sont fait une patrie littéraire et philosophique; pour la gloire de laquelle ils sont remplis du plus noble enthousiasme. — Ce qui distingue leur philosophie, c'est d'avoir substitué l'austérité de la morale à la superstition religieuse. En France, on s'est contenté de renverser l'empire des dogmes. — Les Allemands sont éminemment propres à la liberté, puisque déjà dans leur révolution philosophique, ils ont su mettre à la place des barrières usées qui tombaient de vétusté, les bornes immuables de la raison naturelle. — Si par quelques malheurs invincibles la France était un jour destinée à perdre pour jamais l'espoir de la liberté, c'est en Allemagne que se concentrerait le foyer des lumières; et c'est dans son sein que s'établiraient, à une époque quelconque, les principes de la philosophie politique. — Ils s'entendent mieux que nous à l'amélioration du sort des hommes; ils perfectionnent les lumières, ils préparent la conviction; et nous, c'est par la violence que nous avons tout essayé, tout entrepris, tout manqué. — Les écrivains des deux pays sont injustes les uns envers les autres: les Français cependant se rendent plus coupables à cet égard que les Allemands; ils jugent sans connaître, ou n'examinent qu'avec un parti pris: les Allemands sont plus impartiaux. L'étendue des connaissances fait passer sous les yeux tant de manières de voir diverses, qu'elle donne à l'esprit la tolérance

qui naît de l'universalité. Les Français gagneraient plus néanmoins à concevoir le génie allemand, que les Allemands à se soumettre au bon goût français. — La différence des langues, les limites naturelles, les souvenirs d'une même histoire, tout contribue à créer parmi les hommes ces grands individus qu'on appelle des nations; de certaines proportions leur sont nécessaires pour exister, de certaines qualités les distinguent; et si l'Allemagne était réunie à la France, il s'ensuivrait aussi que la France serait réunie à l'Allemagne, et que les Français de Hambourg, comme les Français de Rome, altéreraient par degrés le caractère des compatriotes de Henri IV: les vaincus, à la longue, modifieraient les vainqueurs et tous finiraient par y perdre. J'ai dit dans mon ouvrage que les Allemands n'étaient pas une nation; et certes ils donnent au monde maintenant *) d'héroïques démentis à cette crainte. Mais ne voit-on pas cependant quelques pays germaniques s'exposer, en combattant contre leurs compatriotes, au mépris de leurs alliés mêmes, les Français? Ces auxiliaires, dont on hésite à prononcer le nom, comme s'il était temps encore de le cacher à la postérité, ces auxiliaires, dis-je, ne sont conduits ni par l'opinion ni même par l'intérêt, encore moins par l'honneur; mais une peur imprévoyante a précipité leurs gouvernements vers le plus fort, sans réfléchir qu'ils étaient eux-mêmes la cause de cette force devant laquelle ils se prosternaient. — Les Allemands ont eu souvent le tort de se laisser convaincre par les revers. Les individus doivent se résigner à la destinée, mais jamais les nations; car ce sont elles qui seules peuvent commander à cette destinée: une volonté de plus, et le malheur serait dompté. — Il y a trois ans que je désignai la Prusse et les pays du Nord qui l'entourent comme la patrie de la pensée; en combien d'actions généreuses cette pensée ne s'est-elle pas transformée! ce que les philosophes mettaient en système s'accomplit, et l'indépendance de l'âme fondera celle des états. — Les Allemands ont le tort de mettre souvent dans la conversation ce qui ne convient qu'aux livres; les Français ont quelquefois celui de mettre dans les livres ce qui ne convient qu'à la conversation; et nous avons tellement épuisé tout ce qui est superficiel, que, même pour la grâce, et surtout pour la variété il faudrait, ce me semble essayer d'un peu plus de profondeur. — En littérature, comme en politique, les Allemands ont trop de considération pour les étrangers, et pas assez de préjugés nationaux. C'est une qualité, dans les individus que l'abnégation de soi-même et l'estime des autres; mais le patriotisme des nations doit être égoïste. — Le lien politique et social des peuples, un même gouvernement, un même culte, les mêmes lois, les mêmes intérêts, une littérature classique, une opinion dominante, rien de tout cela n'existe chez les Allemands; chaque état en est plus indépendant, chaque science mieux cultivée, mais la nation entière est tellement subdivisée, qu'on ne sait à quelle partie de l'empire ce nom même de nation doit être accordé. — Les hommes éclairés de l'Allemagne se disputent avec vivacité le domaine des spéculations, et ne souffrent dans ce genre aucune entrave; mais ils abandonnent assez volontiers aux puissants de la terre tout le réel de la vie. Ce réel si dédaigné par eux, trouve pourtant des acquéreurs qui portent ensuite le trouble et la gêne dans l'empire même de l'imagination. — Un Français sait encore parler, lors même qu'il n'a pas d'idées; un Allemand en a toujours dans sa tête un peu plus qu'il n'en saurait exprimer. — On peut dire hardiment que dans aucun pays de la terre il n'existe autant d'instruction qu'en Saxe et dans

*) le 1er octobre 1813.

le Nord de l'Allemagne. C'est là qu'est né le protestantisme, et l'esprit d'examen s'y est soutenu depuis ce temps avec vigueur. — Ce qui importe à l'histoire de la littérature, c'est qu'un Allemand ait eu le courage de critiquer un grand écrivain français, et de plaisanter avec esprit le prince des moqueurs, Voltaire lui-même. C'était beaucoup pour une nation sous le poids de l'anathème qui lui refusait le goût et la grâce de s'entendre dire qu'il existait dans chaque pays un goût national, une grâce naturelle, et que la gloire littéraire pouvait s'acquérir par des chemins divers. Les écrits de Lessing donnèrent une impulsion nouvelle; on lut Shakespeare, on osa se dire Allemand en Allemagne, et les droits de l'originalité s'établirent à la place du joug de la correction. — Les Allemands, réunissant tout à la fois, ce qui est très-rare, l'imagination et le recueillement contemplatif, sont plus capables que la plupart des autres nations de la poésie lyrique. — Les Français jugent les beaux-arts comme des convenances, et les Allemands les convenances comme des beaux-arts. — La flexibilité de l'Allemand permet seule peut-être de traduire ces naïvetés du langage de chaque pays, sans lesquelles on ne reçoit aucune impression des poésies populaires. — Il y a dans cette Allemagne des trésors d'idées et de connaissances que le reste des nations de l'Europe n'épuisera pas de longtemps. Le génie poétique, si le ciel nous le rend, pourrait aussi recevoir une impulsion heureuse de l'amour pour la nature, les arts et la philosophie, qui fermente dans les contrées germaniques; mais au moins j'ose affirmer que tout homme qui voudra se vouer maintenant à quelque travail sérieux que ce soit sur l'histoire, la philosophie ou l'antiquité, ne saurait se passer de connaître les écrivains allemands qui s'en sont occupés. — Il faut recourir au bon goût français contre la vigoureuse exagération de quelques Allemands, comme à la profondeur des Allemands, contre la frivolité dogmatique de quelques Français. Les nations doivent se servir de guide les unes aux autres, et toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter. —